

NICOMÉDIE.

Au fond du golfe Astacénus s'élève une montagne à deux sommets, couverte de verdure. C'est là qu'était située la ville d'Astacus, qui, selon Arrien ⁽¹⁾, cité par Étienne de Byzance, fut bâtie par Astacus, fils de Neptune et de la nymphe Olbia. Il est très-difficile d'éclaircir ce qui est relatif à l'origine d'Astacus et à celle de Nicomédie qui lui succéda; car tantôt les historiens en parlent comme ayant été substituées l'une à l'autre, tantôt comme ayant subsisté dans le même temps. Ainsi Strabon ⁽²⁾ dit : Sur le même golfe, c'est-à-dire sur le golfe Astacénus, était la ville d'Astacus, fondée par les Mégariens et les Athéniens, et ensuite par Dédalsès, roi de Bithynie. Memnon est beaucoup plus explicite ⁽³⁾ : Astacus, dit-il, était habitée par une colonie de Mégariens au commencement de la dix-septième olympiade. Ils lui donnèrent le nom d'Astacus pour obéir à l'oracle, en mémoire d'un certain Astacus, l'un des Spartes (Σπάρτοι), habitant de Thèbes. Cette ville a donné son nom au golfe. Elle a été détruite par Lysimaque, et ses habitants furent transportés à Nicomédie par le fondateur de cette dernière ville.

Néanmoins, du temps de Constantin Porphyrogénète, Astacus est mentionnée au nombre des villes célèbres de Bithynie, en même temps que Nicomédie : 1° Nicomédie, métropole.....; 4° Astacus. Pomponius Méla ⁽⁴⁾, après avoir parlé du golfe de Cius, poursuit en ces termes : L'autre golfe, qu'on appelle Olbianus, porte sur son promontoire un temple de Neptune, et dans l'enfoncement la ville d'Astacus, colonie des Mégariens. Pline prétend, au contraire, que les deux villes ne subsistaient pas en même temps. «Anciennement Astacus était sur ce golfe; et dans la partie la plus profonde est située l'illustre ville de Nicomédie, métropole de la Bithynie.» Nous sommes disposés à adopter le sentiment de ce dernier auteur, car la position d'Astacus ne paraît pas avoir été exactement la même que celle de Nicomédie ⁽⁵⁾.

Nicomède, arrivé à un haut degré de prospérité, fonda une ville de son nom vis-à-vis d'Astacus. Presque tous les auteurs latins regardent ces deux noms d'Astacus et de Nicomédie comme ne signifiant qu'une seule et même ville. On trouve dans Ammien Mar-

⁽¹⁾ Verbo Ἀστακος.

⁽²⁾ Liv. XII, p. 563.

⁽³⁾ Thematum, lib. I, th. V.

⁽⁴⁾ Liv. I, ch. 19.

⁽⁵⁾ Memnon, apud Phot., ch. XXI.

cellin ⁽¹⁾ : Astacus qui, dans la suite, fut appelée Nicoméde.... Doit-on en conclure que, du temps de Nicoméde, il était resté sur l'emplacement d'Astacus un village ou un bourg qui portait encore ce nom? La ville d'Olbia n'est pas non plus la même que celle d'Astacus ⁽²⁾, mais elle subsista assez longtemps pour que le golfe de Nicoméde fût appelé indistinctement Olbianus ou Astacenus Sinus. Pausanias dit que Nicoméde changea le nom de la plus grande ville de Bithynie, anciennement nommée Astacus ⁽³⁾. Elle fut fondée d'abord par Zipétès. On dirait, ajoute-t-il, d'après son nom, qu'il était Thrace de nation. Ceci est d'accord avec ce que nous apprennent les autres historiens.

Tout ce qu'on peut conclure de ces renseignements divers, c'est que Nicoméde, non content de transporter dans la nouvelle ville les habitants d'Astacus, y réunit encore ceux d'Olbia. Avant de fonder la ville qui devait porter son nom, ce prince offrit un sacrifice pour se rendre les dieux favorables, et les prêtres lui annoncèrent, d'après les présages des victimes, que la ville dont il allait jeter les fondements serait une des plus grandes et des plus florissantes de l'Asie, et que la durée en serait éternelle ⁽⁴⁾. Une statue d'ivoire représentant Nicoméde fut élevée sur la place principale. C'est cette même statue que Trajan transporta à Rome ⁽⁵⁾.

Suivant l'usage presque général dans l'antiquité, la ville de Nicoméde fut bâtie sur une des collines qui entourent le golfe. On voit encore dans la partie la plus élevée une suite de murailles flanquées de tours, qui paraissent avoir appartenu à l'ancienne cité, et qui plus tard servirent d'acropole à la ville bithynienne, lorsqu'elle fut arrivée au plus haut degré de prospérité. Une grande portion de ces murailles s'élève encore à plus de deux mètres au-dessus du sol. Les tours, demi-circulaires, sont construites en pierres de petit appareil, qui indiquent évidemment un ouvrage romain, mais les soubassements sont formés d'énormes blocs de pierre calcaire, restes de la construction primitive. Ces murailles descendent encore dans l'intérieur de la ville moderne. On les reconnaît facilement au milieu des maisons; Nicoméde étant fondée sur une colline de grès, elles ne peuvent se confondre avec les roches naturelles.

En descendant du côté ouest de la colline principale, les murailles se perdent bientôt au milieu des jardins et des groupes de maisons. Cependant, de distance en distance, on remarque des murs de soutènement construits en grands blocs, qui formaient sans doute de magnifiques terrasses sur lesquelles étaient situées les habitations. Le dernier mur de ce genre est au pied de la colline de l'ouest. Il était à cette époque situé au bord de la mer; il est bâti de briques, et soutenu, de trois mètres en trois mètres, par de grands contre-forts de pierre, entre lesquels s'ouvraient les égouts qui étaient aussi au bord de la mer. Ces égouts sont encore en parfait état de conservation, et annoncent les débris d'une opulente et vaste cité. Ce sont de grands canaux dans lesquels un homme peut marcher debout. Ils pénètrent horizontalement dans l'intérieur des terres ⁽⁶⁾. On conçoit, pour la ville de Nicoméde, la nécessité d'avoir eu des égouts nombreux et bien entretenus. Située sur la pente d'une colline rapide, sur un terrain très-ondulé, elle eût été exposée aux ravages des eaux pluviales, comme on le remarque aujourd'hui dans la ville moderne.

Par la seule observation de ses murailles et des rares débris de l'ancienne ville, on peut rapporter les ruines de Nicoméde à trois époques différentes, l'époque de la Bithynie indépendante, l'époque romaine et l'époque byzantine. Nicoméde ne resta pas longtemps au haut de la colline, ses habitants se portèrent naturellement vers la mer où les

⁽¹⁾ Liv. XXII, et Trebell. Pollio in Hist. Aug.

⁽²⁾ Ptolomé, liv. V, ch. I.

⁽³⁾ Liv. V, ch. XII.

⁽⁴⁾ Libanius, t. II.

⁽⁵⁾ Pausanias, lib. V, ibid.

⁽⁶⁾ Voir pl. II, fig. III et IV de l'Atlas.

appelaient le commerce et la navigation. Près des égouts et dans le terrain qui est occupé aujourd'hui par l'arsenal, on voit les débris d'un môle qui, semblable à celui de Pouzzoles, était formé d'arcades comme un pont. Cette invention des Romains avait pour but de laisser un passage aux courants sous-marins qui, entraînant avec eux du sable et du limon, auraient bientôt comblé les ports exposés à leur action. Ce môle était bâti de briques et couronné de larges assises de pierre. Les piles des arches suffisaient pour rompre l'impétuosité des vagues. Les débris de cette construction sont encore baignés par les eaux de la mer; mais la portion la plus considérable se trouve au milieu d'un terrain qui n'existait pas du temps de l'ancienne Nicomédie. En effet, le golfe d'Astacus est soumis aux mêmes lois que tous les autres golfes qui communiquent avec des plaines. Des atterrissements considérables ont été formés par les eaux des torrents, qui ont charrié les terres sur lesquelles sont bâtis maintenant les arsenaux de la ville turque.

Non loin du môle, et sur la dernière terrasse, se trouve une construction dont la destination n'est pas facile à expliquer. C'est une plate-forme dont l'élévation varie de cinq à deux mètres, sur la pente du terrain. Elle est bâtie en grands blocs de pierre, appareillés avec le plus grand soin, et forme un carré de vingt et un mètres cinquante centimètres de côté, sur trois desquels sont placés des avant-corps carrés. On ne voit aucune trace de porte ni d'escalier autour de ce massif qui est assez bien conservé. Le couronnement est formé de grosses pierres portant une moulure et percées d'un trou carré, comme si elles avaient dû supporter une grille. Sa situation dominant la baie conviendrait beaucoup à un temple; mais ce terre-plein paraît avoir été primitivement inaccessible de tous côtés. Était-ce le piédestal de quelque colosse ou de quelque trophée, c'est ce qu'il est impossible de décider.

La ville de Nicomédie fut richement dotée par les rois de Bithynie⁽¹⁾, et adoptée par les premiers empereurs, qui en firent un port de mer dont l'importance ne le céda pas à celle de Cyzique. L'empereur Auguste s'y arrêta quand il visita la province, et ses successeurs, suivant la politique habile qu'il avait mise en vigueur dans les Gaules et dans les autres États conquis, après avoir soumis les peuples de l'Asie, se les attachèrent par les bienfaits du commerce et des arts. Des routes somptueuses furent ouvertes dans toutes les directions, des ports furent creusés, des canaux même entrepris pour mettre les provinces centrales en rapport direct avec les villes maritimes. L'exploitation des forêts qui couvraient la Bithynie fut un des points qui attirèrent le plus l'attention des préteurs. Le luxe des constructions commençait à se répandre dans Rome, et l'Europe ne suffisait plus à fournir les matériaux précieux dont les patriciens embellissaient leurs riches villas. L'île de Proconnèse offrait une mine inépuisable de marbre blanc; mais la passion des roches précieuses et rares augmentait à mesure qu'elle se trouvait satisfaite. Les arsenaux de Nicomédie, riches en matières premières, fournissaient des navires qui transportaient jusqu'en Italie les marbres de prix, les jaspes colorés et les métaux qui servaient pour la décoration. On avait trouvé dans l'île de Chalcitis (aujourd'hui Chalki), située à l'embouchure du golfe de Nicomédie, une mine de cuivre qui donna son nom à cette île, appelée auparavant Démonessus, et dans laquelle on trouvait, outre le cuivre, du lapis-lazuli, et du borax ou chrysocolle. C'est de l'airain de Chalcitis que la statue d'Apollon, à Sicyone, avait été faite. Nicomédie profitait, pour ses constructions, du voisinage de tant de carrières magnifiques : le mont Dindymène de Cyzique lui fournissait des granits, la vallée du Sangarius des jaspes, les terrains volcaniques de Dacybissa des matériaux plus

⁽¹⁾ Ammien Marcellin lui donne le titre de mère des villes de Bithynie (liv. XVII, ch. XIII), et Pline l'appelle la ville illustre (liv. V in fine).

grossiers, mais non moins solides. La pierre calcaire employée dans les constructions était tirée des montagnes qui sont en face, de l'autre côté du golfe, car le sol de la ville et les environs ne sont composés que de grès.

Tous les marbres blancs des monuments sur les bords de la Propontide étaient tirés de l'île de Proconnèse, peu éloignée de Nicomédie.

Pline, nommé préteur de Bithynie sous le règne de Trajan, parle avec les plus grands éloges de Nicomédie ⁽¹⁾, qui avait reçu des embellissements considérables, et l'on voit dans ses lettres à l'empereur quelle était sa sollicitude pour le bien-être de la province qu'il administrait. A peine les premiers chrétiens eurent-ils prêché la doctrine du Christ dans ces contrées, que de nombreux adeptes se réunirent à eux. Pline, qui résidait à Nicomédie, usa avec modération du pouvoir que lui donnait l'empereur pour poursuivre les sectateurs de la nouvelle doctrine. Il mentionne dans ses lettres les bains, les aqueducs, les forums et les temples qu'elle renfermait. Mais à cette époque Nicomédie fut ravagée par un terrible incendie qui détruisit ses monuments publics. Soit par flatterie, soit par reconnaissance, c'était un usage répandu dans toutes les villes de l'Asie Mineure d'élever des temples en l'honneur des empereurs. Nicomédie obéit au mouvement général; mais le sénat, pour donner plus de prix à une pareille faveur, ne l'accordait qu'avec une extrême réserve. Aussi Dion ⁽²⁾ fait-il remarquer comme une preuve du grand crédit de Soater, natif de Nicomédie et favori de Commode, la permission qu'il obtint pour sa ville natale de faire élever un temple à l'empereur, et de fonder des jeux et des combats en son honneur. Sur un morceau de frise richement orné, on lit encore quelques lettres qui semblent être la fin du mot ANTONINUS. Il serait possible que ce fût un débris du temple de Commode. Ce prince a reçu, en effet, dans plusieurs capitales de l'empire les honneurs divins.

Dans la lutte qui s'engagea entre Septime-Sévère et Niger, la ville prit parti pour le premier. Elle resta toujours fidèle à l'empereur, et parmi les monuments de son règne on trouve une portion d'inscription qui doit avoir appartenu à une statue élevée en l'honneur de ce prince par ordre de son fils Caracalla; elle est gravée sur un piédestal dont la partie inférieure manque, mais on peut la restituer d'après une inscription identique qui existe dans les ruines de Synnada. Ces monuments sont postérieurs à la prise de Ctésiphon par Sévère.

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑΜΑΥΡΗΛΙΟΝ
ΑΝΤΟΝΙΝΟΝΑΥΓΟΥΣΤΟΝΕΥΣΕΒΗΣΕΒ
ΑΣΤΟΝΔΗΜΑΡΧΙΚΗΣΕΞΟΥΣΙΑΣΙΑΥΓΑΤΟΝ
ΕΠΙΤΟΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣΣΕΡ
ΤΙΜΙΟΥΣΕΟΥΗΡΟΥΕΥΣΕΒΟΥΣΠΕΡΤΙΝ
ΑΚΟΣΣΕΒΑΣΤΟΥΤΟΥΑΡΑΒΙΚΟΥΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΥ
[ΠΑΡΘΙΚΟΥΜΕ]ΓΙΣΤΟΥΓΗΣ[ΚΑΙΘΑΛΑΣΣΗΣ]
[ΔΕΣΠΟΤΟΥΗΓΟΛΙΣ]

Ἀγαθὴ Τύχη. Αὐτοκράτορα Καίσαρα Μ. Αὐρήλιον Ἀντωνίνον αὐγούστον, εὐσεβῆ, σεβαστὸν, δημαρχικῆς ἐξουσίας ἰά', ὑπάτον, ἐπὶ τοῦ αὐτοκράτορος Καίσαρος Σεπτίμιου Σευηροῦ, εὐσεβοῦς, Περτινακός, σεβαστοῦ, τοῦ Ἀραβικοῦ, Ἀδιαβηνικοῦ, [Παρθικοῦ, με]γίστου γῆς [καὶ θαλάσσης δεσπότης, ἡ πόλις.]

A la bonne Fortune, la ville (honore) l'empereur César Marc Aurèle Antonin Auguste, pieux, sébaste, la 11^e année de sa puissance tribunitienne, consul, sous l'empereur César Septime Sévère, pieux, Pertinax, auguste, vainqueur de l'Arabie, de l'Adiabène, des Parthes, très-puissant et maître de la terre et de la mer.

⁽¹⁾ Lorsque la Bithynie fut réduite en province romaine, Nicomédie devint le siège des gouverneurs, dont quelques-uns lui procurèrent de grands avantages. Pline l'orna

d'une place publique et y construisit un aqueduc. Lettres 16, 40, 42, 50.

⁽²⁾ In Commodo.

Cette inscription est de l'an 202 de notre ère, l'année du premier consulat de Caracalla, et la onzième depuis que son père l'avait associé à l'empire.

Une seconde inscription, gravée sur une stèle, existe encore devant la porte d'une maison turque, et est remarquable en ce qu'elle contient tous les titres que la ville de Nicomédie avait reçus successivement jusqu'au temps de l'empereur Septime-Sévère :

ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
 ΙΟΥΛΙΑΝΑΥΓΟΥΣΤΑΝΣΕΒΑΣΤΗΝ
 ΜΗΤΕΡΑΣΤΡΑΤΟΠΕΔΩΝΗΜΕ[ΓΑΛΗ]
 ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣΚΑΙΓΡΩΤΗΤΗΣ
 ΒΕΙΘΥΝΙΑΣΤΕΚΑΙΠΟΝΤΟΥ
 ΑΔΡΙΑΝΗΣΕΟΥΗΡΙΑΝΗΔΙΣ
 ΝΕΩΚΟΡΟΣΝΙΚΟΜΗΔΕΙΑ
 ΙΕΡΑΚΑΙΑΣΥΛΟΣΦΙΛΗΓΙΣΤΗ
 ΚΑΙΣΥΜΜΑΧΟΣΑΝΩΘΕΤΩΔΗΜΩ
 ΤΩΝΡΩΜΑΙΩΝΔΙΕΡΟΝΤΟΣΤΗΝ
 ΕΓΑΡΧΕΙΑΝΜΚΛΔΗΜΗΤΡΙΟΥ
 ΤΟΥΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟΥΥΓΑΤΙΚΟΥ
 ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥΚΑΙΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ
 ΤΩΝΣΕΒΑΣΤΩΝ
 ΛΟΓΙΣΤΕΥΟΝΤΟΣΚΑΙΣΕΡΝΙΟΥ
 ΣΤΑΤΙΑΝΟΥΤΟΥΚΡΑΤΙΣΤΟΥ

Αγαθή Τύχη. Ιουλίαν Αὐγούσταν σεβαστήν, μητέρα στρατοπέδων, ἡ με[γάλη] μητρόπολις καὶ πρώτη τῆς Βιθυνίας τε καὶ Πόντου, Ἀδριανῆ, Σεου-
 ριανῆ, δις νεωκόρος, Νικομήδεια, ἱερὰ καὶ ἄσυλος, φίλη, πιστὴ καὶ σύμμαχος ἦνθε τῷ δήμῳ τῶν Ῥωμαίων, διέποντος τὴν ἐπαρχίαν Μ. Κλ. Δημη-
 τρίου τοῦ λαμπροτάτου, ὑπατικοῦ, πρεσβευτοῦ καὶ ἀντιστρατήγου τῶν Σεβαστῶν, λογιστεύοντος Καισερνίου Στατιανοῦ τοῦ κρατίστου.

A la bonne Fortune, la ville de Nicomédie, grande métropole et première ville de Bithynie et de Pont, Hadrienne, Sévérienne, deux fois néocore, sainte, asile, aimée, fidèle et ancienne alliée du peuple romain (a honoré d'une statue) Julia Augusta, de la maison impériale, mère des camps, sous l'administration de Marcus Claudius Démétrius, le très-illustre, consulaire, légat et propréteur impérial, le très-puissant Caesernius Statianus étant logiste.

Cette inscription était sans doute placée sur le piédestal d'une statue de Julia Domna, seconde femme de Septime-Sévère et mère de Caracalla. C'est la première impératrice qui ait porté le titre de *Mater castrorum*. La dignité de Néocore n'est pas mentionnée sur les médailles d'Asie avant le règne de Commode. Les titres de Σύμμαχος et de Φίλη et Πιστή se lisent souvent sur les médailles de Nicomédie; ceux de métropole de Bithynie et de Pont se trouvent sur les médailles depuis Dioclétien jusqu'à Macrin.

Un sarcophage qui sert d'auge à une fontaine, dans la partie supérieure de la ville, contient une inscription qui ne manque pas d'intérêt, parce que celui qui l'avait fait élever appartenait à une classe de citoyens dont la condition fut réglée par des décrets impériaux.

ΣΕΡΓΙΑΔΗΜΗΤΡΙΑ
 ΔΙΚΑΜΠΕΙΛΙΟΣ
 ΘΡΕΠΤΟΣΤΗΣΑΥΤΟΥ
 ΓΥΝΑΙΚΙΧΧΑΙΡΕΤΕ

Σεργία Δημητρία Δικαμπείλιος Θρέπτος τῆ ἑαυτοῦ γυναικί. Χαίρετε.

Dicampélius Threptus, à sa femme Sergia Démétria, salut.

Ce surnom de Threptus est expliqué par une lettre de Pline à Trajan, que nous nous contenterons de rapporter : « L'état et l'entretien des enfants, appelés ici du nom de *θρεπτοί*

(nourris), sont la matière d'une grande question qui intéresse toute la province. Comme je n'ai trouvé dans les constitutions de vos prédécesseurs aucune décision sur ce sujet, ni générale ni particulière, qui s'appliquât à la Bithynie, j'ai cru devoir vous consulter sur vos intentions à cet égard.» L'empereur répond au préteur de Bithynie la lettre suivante : « On a souvent traité la question relative aux enfants nés libres, exposés, recueillis ensuite par quelque citoyen et élevés dans la servitude; mais parmi les constitutions de mes prédécesseurs il ne s'en trouve sur ce sujet aucune qui regarde toutes les provinces... Je ne crois pas ni que l'on doive refuser la liberté à ceux qui la réclament sur un tel fondement, ni qu'on les puisse obliger à la racheter par le remboursement des aliments qu'on leur aura fournis ⁽¹⁾. »

Nicomédie fut le séjour favori de Dioclétien, qui songeait déjà sérieusement à créer en Orient une seconde métropole; mais l'activité qu'il déploya pour augmenter et embellir cette ville, se changea bientôt en vexations, que sa cupidité rendait encore plus intolérables. Lactance s'est plu à recueillir tous les actes odieux reprochés à Dioclétien à cause de son goût désordonné pour des constructions faites sans but et sans projet arrêté; car chaque jour il donnait l'ordre de démolir des édifices construits ou à peine achevés pour les remplacer par d'autres. Le goût des jeux du cirque s'était répandu au point que pas une ville ne voulait être privée de cette jouissance. Dioclétien fit bâtir un hippodrome somptueux qui n'existe plus de nos jours, parce que de tout temps cette ville ayant été florissante, les matériaux de marbre des monuments furent taillés de nouveau pour être employés dans d'autres édifices. Un hôtel des monnaies, un arsenal, des fabriques d'armes, des palais pour sa femme et pour sa fille, furent élevés par ses ordres, et les habitants, appelés par corvée, travaillaient à leurs frais à ces constructions gigantesques, qui ne s'élevaient qu'aux dépens des habitations de la ville. Tous ces édifices, construits à la hâte, ne résistèrent pas à l'effort des siècles. Il est même probable que, pour la plupart, ils ne furent pas achevés. Dioclétien, en quittant la résidence de Nicomédie, coupa court à une fortune aussi imprévue. La cérémonie de son abdication eut lieu l'an 305 de J. C., dans la grande plaine située à l'est de Nicomédie. Il monta immédiatement en litière, et se retira à Salone pour y finir ses jours.

Ce fut à Nicomédie, en 303, que commença la persécution contre les chrétiens. Galérius vint trouver l'empereur dans cette ville, et obtint, par ses instances, que les moyens les plus rigoureux seraient mis en usage pour forcer les fidèles à abandonner leur foi. L'église cathédrale fut le premier édifice qui supporta la fureur du peuple : on enfonça les portes, on livra au pillage tous les meubles et les livres qu'il contenait, et peu s'en fallut qu'il ne fût incendié; la crainte de voir le feu se propager au delà de l'enceinte de l'édifice sacré put seule empêcher l'empereur d'exécuter son dessein. L'évêque saint Anthyme eut la tête tranchée. On trouve dans une église grecque de la Mysie une inscription que nous rapporterons quand nous examinerons cette province, et dans laquelle est mentionné un évêque du même nom qui administrait le diocèse de Scamandria.

Engagée dans la guerre entre les Romains et les Perses, Nicomédie souffrit des maux inouis lorsque les derniers vinrent assiéger Chalcédoine ⁽²⁾.

Quelques années plus tard, les Goths, arrivant par le canal du Bosphore, s'emparèrent de Chalcédoine ⁽³⁾, et cette conquête inattendue leur fournit des armes et des provisions de toute espèce. De là ils marchent sur Nicomédie, et, guidés par un transfuge, ils parviennent à se rendre maîtres de la place. Tout ce que cette ville renfermait de richesses

⁽¹⁾ Lib. X, epist. LXXI et LXXII.

⁽²⁾ Nicéphore Calliste VII.

⁽³⁾ Ammien Marcellin, liv. XXII, ch. IX.

tomba en leur pouvoir; les monuments publics furent livrés aux flammes, et ce que le feu ne détruisit pas fut rasé quelque temps après, lorsque les barbares se trouvèrent obligés de lever le siège de Cyzique.

Cependant tous ces désastres étaient facilement réparés; car, malgré les expressions exagérées des historiens, il est probable que les villes dont ils mentionnent la destruction n'étaient pas complètement ruinées; mais lorsque les phénomènes naturels se joignirent à tant d'invasions et de revers, Nicomédie vit sa fin approcher, et tout le luxe de ses édifices disparut en un seul jour, anéanti par un terrible tremblement de terre. En examinant la nature de la contrée, on est d'autant plus étonné de voir qu'elle ait souffert de si violentes secousses, que rien, dans ses environs, ne décèle une grande force des feux souterrains, à peine si l'on voit près de la mer quelques affleurements de terrains volcaniques. Ce fut dans le iv^e siècle que la ville eut à souffrir les plus rudes atteintes; tous les écrivains du temps ont parlé de cette catastrophe dans les termes les plus lamentables; Libanius et Ephrem composèrent des poèmes pour chanter les derniers jours de Nicomédie.

Libanius, dans sa Monodie, écrite vers l'an 354 ⁽¹⁾, chante ainsi la ruine de Nicomédie: Nicomédie, naguère encore une ville, mais aujourd'hui rentrée dans la poussière, doit être pleurée par moi en silence. Malheureusement on ne saurait tirer aucun renseignement utile de cette œuvre, qui n'a nul caractère historique. Il n'en est pas de même de la relation d'Ammien Marcellin, qui, dans sa description du tremblement de terre qu'éprouva Nicomédie en 358, nous fait connaître un grand nombre d'édifices qui seraient ignorés sans lui. « Dans ces jours de désolation, dit-il, d'horribles tremblements de terre ont ravagé la Macédoine, l'Asie et le Pont, et par leurs secousses répétées ont anéanti un grand nombre de villes et de montagnes. Et au milieu de tant d'affreuses calamités, nous devons rappeler la ruine de Nicomédie, métropole de la Bithynie, dont je vais donner un vrai et succinct récit :

« Le 24 août, à la pointe du jour, d'épais nuages s'étant rassemblés, couvrirent la surface du ciel, et la lumière du soleil disparut au point qu'on ne distinguait plus les objets les plus voisins; puis, comme si un dieu eût lancé la foudre et excité les vents des quatre coins du monde, on entendit le bruit effrayant des tempêtes et le fracas des flots débordés; à cela se joignirent des tourbillons et des torrents de vapeurs enflammées, avec d'affreux tremblements de terre qui renversèrent de fond en comble et la ville et les faubourgs. La plupart des maisons qui se trouvèrent sur le penchant des collines tombèrent les unes sur les autres, et les échos portèrent de tous côtés le bruit de cet horrible désastre. Les sommets des montagnes renvoyaient les cris plaintifs de ceux qui cherchaient leurs épouses, leurs enfants et leurs proches; enfin, longtemps avant la troisième heure du jour, les ténèbres étant dissipées et l'air devenu plus serein, on découvrit toute l'étendue de ces ravages.

« Quelques malheureux, accablés par les décombres, périrent écrasés; d'autres, ensevelis jusqu'aux épaules, expirèrent faute de secours; ceux-ci se trouvèrent suspendus à de hautes poutres sur lesquelles ils étaient tombés; on vit alors confondus les cadavres d'un grand nombre d'habitants que le même coup avait détruits; quelques-uns moururent de crainte et de disette dans leurs maisons ruinées. Ce fut ainsi que termina misérablement ses jours Aristenète, qui avait recherché la place de vicaire du diocèse créé par Constance pour honorer la piété de sa femme Eusébie..... On aurait pu sauver

⁽¹⁾ Libanii Monodia de Nicomedia, in oper. ed. Morell., II, 1675.

une grande partie des temples, des maisons et des habitants, si l'ardeur des flammes, qui se répandirent aussitôt, n'eût pas, pendant cinquante jours et cinquante nuits, achevé de ruiner tout ⁽¹⁾. »

C'est à cette époque que tout ce qui restait de l'art ancien dans la ville fut entièrement détruit. On pourrait dire que Nicomédie renferme encore les preuves de ce tremblement de terre; car ses rues et ses cimetières sont jonchés de colonnes, de débris d'architraves et de fragments informes.

Ce ne fut guère que sous le règne de Justinien, vers la fin du v^e siècle, que Nicomédie vit renaître une partie de sa prospérité passée ⁽²⁾. Procope s'étend avec complaisance sur les nombreux monuments dont l'empereur dota cette ville : c'étaient encore des bains, des aqueducs et des églises; mais aucun de ces édifices n'a subsisté jusqu'à nous, et nous devons chercher au milieu des jardins de la ville turque les débris d'une cité qui fut si puissante.

Sous le rapport de l'antiquité, on ne saurait espérer faire de grandes découvertes dans une ville qui a supporté de si déplorables catastrophes. Il ne reste plus rien de ces temples, de ces portiques si nombreux. A l'orient de la ville, vers le quartier appelé *Zeitoun*, *Mahallé-si*, et dans le lieu nommé *Imbaher*, au milieu des terrains du cimetière juif, se trouvent les ruines d'une grande citerne qui fournissait de l'eau à l'ancienne ville. Elle est composée de trente-six piliers portant des arcades surmontées de voûtes en pendentifs. Toute la construction est de briques : les impostes seules sont d'une espèce de grès volcanique. La surface de cette citerne est de 250 mètres carrés; elle contenait 1585 mètres cubes d'eau ⁽³⁾. Pline avait trouvé une source d'eau considérable ⁽⁴⁾ qu'il proposait à l'empereur d'utiliser pour l'usage des habitants, en la conduisant à la ville au moyen d'un ouvrage voûté (*arcuato opere*), et il tenait particulièrement à maintenir le niveau de la source, afin que les quartiers élevés pussent en profiter également. Il proposait, pour cela, de restaurer un aqueduc qui avait coûté aux habitants trois millions trois cent vingt-neuf mille sesterces (644,993 francs), et qui était resté imparfait. On ne voit plus de traces de ce monument; mais la position de cette citerne, à mi-côte, donne lieu de penser qu'elle a reçu les eaux de la source aujourd'hui perdue. L'intérieur était revêtu d'un enduit composé de trois couches différentes : la première, appliquée immédiatement sur les briques, était un blocage composé de chaux et de ciment; la deuxième, un mélange de charbon pilé et de chaux; et la troisième était un stuc fort dur, formé de pierres pilées, de chaux et d'huile.

C'est de ce lieu, qui domine une vallée profonde, qu'on jouit du plus beau coup d'œil de la ville et du golfe. Les minarets qui s'élèvent au milieu des masses de verdure, et les nombreux jardins de Nicomédie, lui donnent cet aspect de fraîcheur et de richesse particulier aux villes de Bithynie ⁽⁴⁾.

Après avoir suivi la fortune de la capitale de l'empire d'Orient, Nicomédie tomba entre les mains des Turcs en l'an 727 de l'Hégire, ou 1326 de notre ère, après les efforts inutiles que fit Kaloioannès, frère de Marie Paléologue, pour défendre cette place. Après la prise de Constantinople par les Latins, les princes Comnènes vinrent résider à Nicomédie.

Presque toutes les églises furent converties en mosquées par le sultan Orcan. Néanmoins, Nicomédie conserva toujours dans l'Église grecque les privilèges et l'importance

⁽¹⁾ Amm. Marcell., lib. XVII, cap. VII.

⁽²⁾ Procope, de *Ædif.*, liv. V.

⁽³⁾ Voir pl. II, fig. I et II de l'Atlas.

⁽⁴⁾ Epist. XIV, lib. X.

d'un siège épiscopal; et dans les grandes fêtes de l'Église de Constantinople, l'évêque de Nicomédie marche à côté de celui de Nicée, immédiatement après le patriarche. On conserve dans l'église de Nicomédie plusieurs reliques, parmi lesquelles on remarque le bras de saint Basile renfermé dans une caisse d'argent, qui a la forme d'un bras et qui est richement ornée de rubis et de perles.

La moderne Nicomédie est appelée par les Turcs *Isnikmid*, par suite de cette corruption de langage qui a altéré les noms des anciennes cités. Isnikmid n'est qu'une portion de ces mots grecs : εἰς Νικομήδειαν.

Le grand vizir Koupruli a fait établir à Nicomédie des arsenaux maritimes qui ont longtemps fourni les galères et les caravelles les plus estimées de Constantinople. Tous les armements importants se font à Constantinople, mais on construit encore à Nicomédie quelques bâtiments de guerre. Cette ville doit à son heureuse position, à son voisinage des forêts, et à l'activité de ses habitants, de n'avoir pas déchu du rang qu'elle occupait. Elle est toujours une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure; sa population peut être évaluée à 30,000 âmes, réparties de la manière suivante :

| | |
|--------------------|------------------|
| Turcs. | 2,500 familles. |
| Grecs. | 1,200 <i>id.</i> |
| Arméniens. | 800 <i>id.</i> |
| Juifs. | 500 <i>id.</i> |

Mais on sait combien il est difficile d'obtenir des renseignements exacts sur la population réelle des villes musulmanes; car tout le monde, les gouverneurs comme les habitants, ont intérêt à en dissimuler le chiffre. Quelque confiance que l'on inspire aux Rayas, ils croiront toujours utile de diminuer le nombre de leurs coreligionnaires, parce que le karatch ou capitation étant établi par tête, et recueilli par les tchorbazi, ou primats de chaque nation, on parvient ainsi, en divisant l'impôt sur un plus grand nombre de têtes, à en alléger le poids, et les gouverneurs devant remettre au trésor le montant des impôts établis sur un nombre donné d'habitants, sont enclins à donner un chiffre moindre pour qu'il reste une partie notable de l'impôt perçu dans leurs caisses.

Le principal commerce de Nicomédie est le bois et le sel. On a utilisé les vastes marais qui sont au fond du golfe, pour établir des salines qui sont d'un grand produit. La fabrication du sel est entre les mains des particuliers; le gouvernement se réserve la dîme du sel fabriqué. Le commerce de bois est libre, à la charge de vendre au gouvernement les échantillons de choix qui peuvent être utiles à la marine. Mais cette liberté est chèrement achetée par les charges qui pèsent sur les habitants; car les Rayas comme les Turcs, qui s'occupent du commerce des bois, doivent fournir en corvées les ouvriers nécessaires au service de la marine. Le gouvernement alloue une journée de cinq piastres pour les ouvriers de ces chantiers; mais cette somme est rarement payée intégralement, et nul n'oserait la réclamer du gouverneur. Les Arméniens se livrent volontiers à la fabrication du maroquin qui s'exporte à Constantinople.

La ville moderne de Nicomédie est composée de vingt-trois quartiers, dont dix-neuf sont habités par les Turcs, trois par les Chrétiens et un par les Juifs.

La plus ancienne mosquée était autrefois une église grecque qui fut consacrée par le sultan Orcan au culte de l'Islam. Le plus grand temple musulman a été bâti par Pertewpacha, grand vizir du sultan Soliman le Grand, et qui resta pendant sept ans à Nicomédie comme gouverneur. Cette mosquée est près du port à l'entrée de l'arsenal : Sinam, qui en fut l'architecte, imita dans de moindres proportions la mosquée que le sultan faisait

bâti à la même époque à Constantinople, et qui porte le nom de Soliman. Le même architecte construisit des bains et un caravansérai. Ces monuments, en rapport avec le commerce et la population de la ville, n'offrent cependant rien de remarquable comme œuvre d'art. Il n'y a plus de traces du magnifique palais que le sultan Mourad IV fit bâtir à Nicomédie, et qui était entouré de jardins magnifiques. Les palais que les premiers sultans firent construire en Asie Mineure, celui de Broussa et celui de Magnésie du Sipylus, ne sont plus que des amas de décombres. L'incurie du gouvernement, plus encore que le temps et l'incendie, a laissé tomber en ruine ces souvenirs de la splendeur ottomane. On cherche en vain dans la ville d'Uskudar (Scutari) les restes des jardins du sultan. Le grand palais d'Andrinople, qui, bien qu'abandonné, n'est pas encore complètement démoli, peut seul donner quelque idée de ces constructions, qui diffèrent essentiellement de ce que nous connaissons des palais de l'Occident : ce sont des kiosques, des bains, des harems disséminés, sans lien et sans ordre, au milieu de vastes jardins. C'est d'après les mêmes principes que fut construit le palais des sultans de Constantinople; tous les édifices primitifs se sont trouvés reliés entre eux par des constructions plus modernes, que le besoin, plutôt que l'amour de la symétrie, forçait d'élever. Quoique les constructions incohérentes de tous ces palais ne nous paraissent inspirées que par un pur caprice, nous aurions occasion plus tard ⁽¹⁾ d'observer que les résidences des monarques asiatiques ont toujours été construites d'après les mêmes principes, dans le but sans doute d'offrir à la tyrannie soupçonneuse des princes plus d'une retraite ignorée, en cas d'insurrection ou de complot ⁽²⁾.

L'arsenal impérial d'où sortirent jadis les vaillantes galères qui tinrent en échec les marines de Gênes et de Venise, aujourd'hui désert et ruiné, ne peut plus servir à la construction des bâtiments d'un fort tonnage; car les atterrissements formés peu à peu au fond du golfe, ont comblé la darse et rendu le mouillage impraticable pour les grands vaisseaux. Si les ruines de Nicomédie, examinées en détail, ne sont plus pour l'antiquaire qu'un souvenir vague et confus d'une civilisation effacée; si l'artiste ne trouve rien qu'un sentiment pittoresque dans les constructions élevées par les Osmaulis, la nature s'y montre toujours vivace, grande et majestueuse; les collines ombragées de térébinthes, les vigoureux et noirs cyprès qui entourent les demeures des morts, les jardins verdoyants qui embellissent chaque maison, donnent à la ville un aspect général de richesse et de gaieté qui s'évanouit quand on entre dans l'intérieur. Les nombreux cimetières placés près des mosquées renferment quelques monuments qui datent de l'époque où l'art des Turcs puisait ses inspirations dans l'école arabe. La décadence du style turc primitif date du règne du sultan Osman, qui envoya en Italie des artistes pour étudier les monuments de l'Occident : c'était l'époque où l'école de Bernin était à son apogée.

A leur retour, ils introduisirent dans les constructions les modèles d'un art italien déjà dégénéré, et encore abâtardi en passant dans des mains qui ne le comprenaient pas. Le faible reflet de l'art des Arabes fut totalement éclipsé, et l'art des Turcs tomba au degré où nous le voyons aujourd'hui.

⁽¹⁾ Description de Persépolis, description d'Ispahan.

⁽²⁾ Cf. Hérodote, liv. II. Mallecom, History of Persia.

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE I^{re}.

VUE DE LA CITERNE D'IMBAHER.

Cette vue est prise de l'endroit appelé Zeitoun-Mahallé-si, au sud de la ville et à mi-côte de la colline de Nicomédie. On aperçoit en premier plan les ruines d'une citerne de l'époque byzantine. La ville se présente dans le fond avec ses nombreuses maisons couvertes de tuiles, et ses élégants minarets qui sortent des touffes d'arbres. C'est sur le sommet de la colline, occupé par un groupe de cyprès, que l'on observe les ruines du Castrum, de construction romaine, qui a été pris quelquefois pour l'ancienne Olbia. Il est probable que la vieille Nicomédie s'étendait principalement dans les quartiers sud de la ville, car c'est là qu'on retrouve les plus nombreux fragments de monuments antiques épars dans les plantations d'oliviers, ou dans les cimetières musulmans. L'arsenal était dans la partie centrale; mais les atterrissements formés dans le fond du golfe, en ont tellement comblé les abords, qu'on ne saurait aujourd'hui y construire aucun bâtiment.

Toutes les collines, sur lesquelles la ville est bâtie, sont formées principalement d'un grès rouge disposé en stratifications distinctes, mais dont la formation n'est pas partout la même. Dans la partie moyenne de la colline, on le rencontre sous un aspect compacte et homogène. Les couches sont inclinées de trente degrés dans la direction de l'ouest. Elles ont depuis 60 centimètres jusqu'à 1 mètre 65 centimètres de puissance. En suivant l'inclinaison du terrain, on remarque bientôt dans les interstices des couches, des cailloux de quartz et de jaspe réunis par un ciment. Ils ont à peine la grosseur d'un pois; mais en continuant de descendre, les couches intercalaires augmentent de volume. D'abord elles se mêlent avec la base même de la roche et forment un poudingue à gros noyaux; mais près du fond de la vallée, le grès rouge disparaît tout à fait, et le terrain n'est composé que d'une masse de cailloux réunis par un ciment friable qui, dans le fond de la vallée, acquiert le volume d'une tête d'homme. La base du terrain des deux autres collines est également le grès rouge; mais dans la partie supérieure, il est recouvert par un calcaire argileux, à cassures conchoïdes, d'une désagrégation facile. Les couches suivent la même direction que le grès, et n'ont pas plus de 30 centimètres de puissance. Elles sont elles-mêmes recouvertes par un calcaire plus tendre, plus argileux, plus friable; c'est plutôt une argile marneuse, mais qui ne contient pas de fossiles. Ce système forme la partie la plus importante des terrains du bassin du lac *Sophon* ou Sabandja.

Derrière le second plan, on aperçoit le golfe de Nicomédie (*Astacenus sinus*). Les montagnes qui bornent l'horizon font partie de la chaîne du mont Arganthonius qui forme, près de Cius, le promontoire de Posidium, aujourd'hui appelé Bouz-bournou. Dans une des anses méridionales du golfe se trouve le village de Yalowa, avec ses bains chauds qui indiquent la place de l'ancienne Drepanon; c'est là que le père de l'impératrice Héléne tenait un caravansérai quand elle revint de Jérusalem. Élevée au rang d'une ville par l'empereur Constantin, Drepanon devint épiscopale sous la métropole de Nicée, et reçut le nom d'Hélénopolis. C'est là que se réfugièrent les premiers croisés battus par l'émir Corbahan, quand ils tentèrent une entreprise sur Nicée. Toute cette côte est bien boisée et peuplée de nombreux villages.

PLANCHE II.

LA CITERNE D'IMBAHER.

Figure 1. Plan de la citerne.

L'art de conduire et de conserver les eaux, qui arriva chez les Romains à son plus haut degré de perfection, suivit les phases qu'éprouva l'art de construire en général, lorsqu'il commença à dégénérer à l'époque de la décadence de l'Empire. On connaît dans un grand nombre de villes romaines des citernes et des châteaux d'eaux qui sont bâtis avec toute la perfection que l'on peut attendre dans ces sortes d'édifices, et qui ont défié les siècles. Constantin et

ses successeurs n'oublièrent pas de pourvoir leur capitale des eaux nécessaires. Des citernes nombreuses furent creusées dans les différents quartiers, et les voûtes furent soutenues par des colonnes arrachées aux monuments antiques. Les principales villes de l'Asie Mineure furent également dotées de constructions semblables qui, se trouvant sous terre, ont été protégées contre les attaques que les villes ont souffertes. La citerne de Nicomédie paraît dater des derniers temps de l'empire byzantin; car sa construction est d'une simplicité toute rustique, mais les ajustements en pendentifs de voûtes que supportent les arcs ne sont pas sans intérêt, car il est bon d'observer que pour les constructions en petit appareil, la voûte en pendentif offre beaucoup plus de résistance et de durée que la voûte d'arête, et les Musulmans, successeurs des Byzantins, ont de préférence employé la première dans le plus grand nombre de leurs constructions.

Figure 2. Coupole de la citerne.

Dans la partie supérieure des arcades, tout autour de la citerne, sont des conduits qui communiquaient avec un canal de ceinture, aujourd'hui totalement comblé. On ignore en quel lieu se trouvait la prise d'eau. L'aqueduc qui devait alimenter la citerne a toujours dû se trouver sous terre. Placé dans un des hauts quartiers, cet édifice pouvait fournir de l'eau à une grande partie de la ville et aux bains nombreux qui s'y trouvaient. La Planche première montre son état actuel.

Figure 3, 4 et 5. Les égouts antiques près du port.

Dans les jardins qui avoisinent l'Arsenal, on remarque les restes d'une substruction qui porte tous les caractères de l'époque romaine, et dont la construction sévère et solide indique la plus belle époque de l'art. De fortes murailles de 7 à 8 mètres de hauteur, supportent la masse des terrains supérieurs; de distance en distance, de grands contre-forts de pierre à bossage, ajoutent à la solidité de l'œuvre. Entre chaque contre-fort, une arcade très-allongée donne entrée à des conduits souterrains qui, selon toute apparence, étaient destinés à conduire au port les eaux de la ville. L'un de ces conduits est vertical, carré, et fermé dans sa partie moyenne, par une espèce de diaphragme de pierre qui porte des traces de scellement de fer. La partie supérieure de toutes ces espèces de puits est fermée par les terres des jardins, de sorte qu'il est impossible de reconnaître leur issue. Un autre canal, dont la direction est horizontale, s'enfonce sous les terres, et communiquait sans doute avec les égouts de la ville; mais ce conduit, dans lequel un homme pourrait marcher debout, est fermé à une petite distance de son ouverture par des éboulements très-anciens.

PLANCHE III.

TOMBEAU MUSULMAN.

Il n'est pas de voyageur qui n'ait été frappé de l'aspect sombre et majestueux des champs de repos qui couvrent la rive asiatique du Bosphore aux environs de Constantinople. Des forêts de cyprès séculaires, couvrent de leur ombrage les monuments élevés par la piété des Musulmans. Le dernier vœu du Turc de Constantinople est de savoir que ses os iront reposer sur la terre d'Asie, qu'il regarde comme sa véritable patrie. Depuis un temps immémorial, ces cimetières grandissent toujours sans que rien s'oppose à leur accroissement, car tout est désert autour d'eux; mais dans l'intérieur des villes, autour des temples renommés, on voit d'étroites enceintes, où les morts s'accumulent et envahissent, pour ainsi dire, la place les uns des autres. Aussi retrouve-t-on à peine quelque monument qui ait plus d'un siècle d'existence. La sépulture d'un croyant doit être indiquée par une colonne, au sommet de laquelle s'élevait jadis le turban, dont la forme indiquait la profession du défunt. La volonté du sultan Mahmoud a nivelé toutes ces vanités, en imposant à son peuple une coiffure uniforme. Mais ce n'est pas seulement en cela que les monuments tumulaires des anciens Musulmans sont plus intéressants que ceux qui se font de nos jours. Il y a environ un siècle que les Turcs ont abandonné les derniers sentiments de l'art arabe, et leur sculpture n'a plus aujourd'hui que le caractère des mauvaises copies de la sculpture d'ornement du dix-septième siècle. J'ai recueilli, à Nicomédie, le dessin d'une pierre tumulaire qui fait connaître le genre d'ornements employés jadis dans ces sortes de monuments. Presque tous ces ornements ont pour principes la ligne droite et le cercle; il semble que l'ajustement qui supporte le couronnement soit imité de l'ove des Romains, car on y retrouve, subordonnées à des formes planes, toutes les parties de cet ajustement. Ce tombeau appartient à une femme, car les femmes et les filles n'ont point de signes distinctifs de leur rang; ce sont tout simplement des dalles plus ou moins ornées. On lit sur celle-ci l'inscription suivante :

« Un pareil lieu de pèlerinage ne convient pas à des amants; les uns y viennent, les autres s'en vont; personne « n'y reste. Vous êtes priés de réciter le Fatcha (1^{er} chapitre du Koran), pour l'amour de Dieu et l'âme de la « défunte Rhaziéh Kadoun, qui a besoin de toute la miséricorde divine. Au mois de Moharrem, l'an 1172 (1752). »

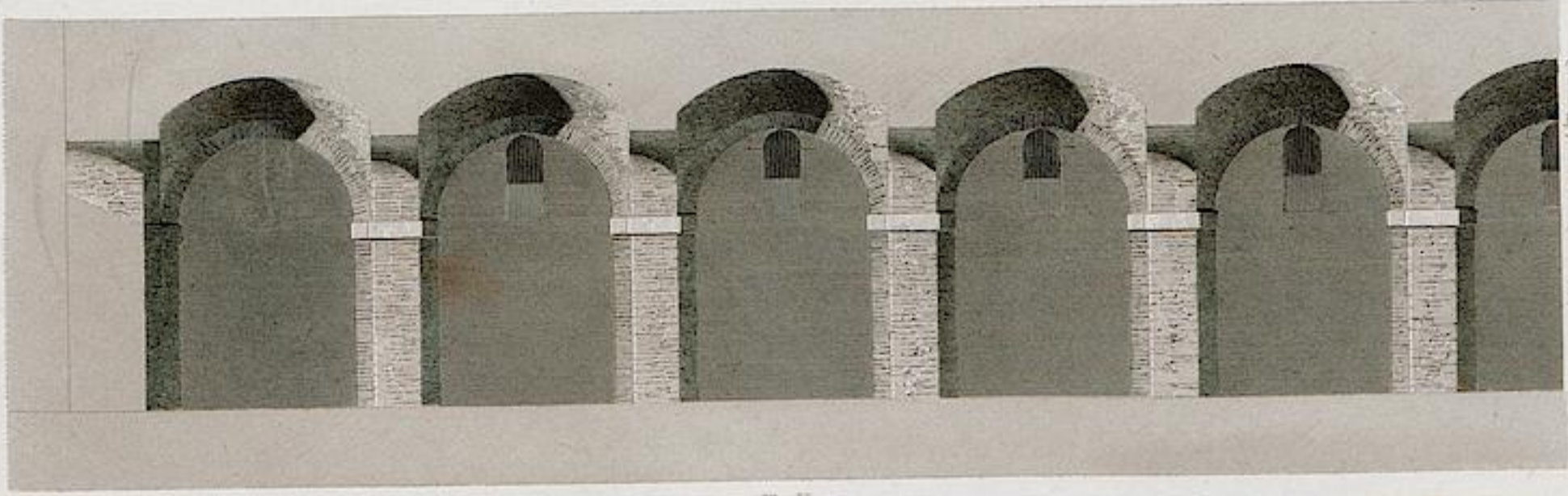


Ch. Texier del.

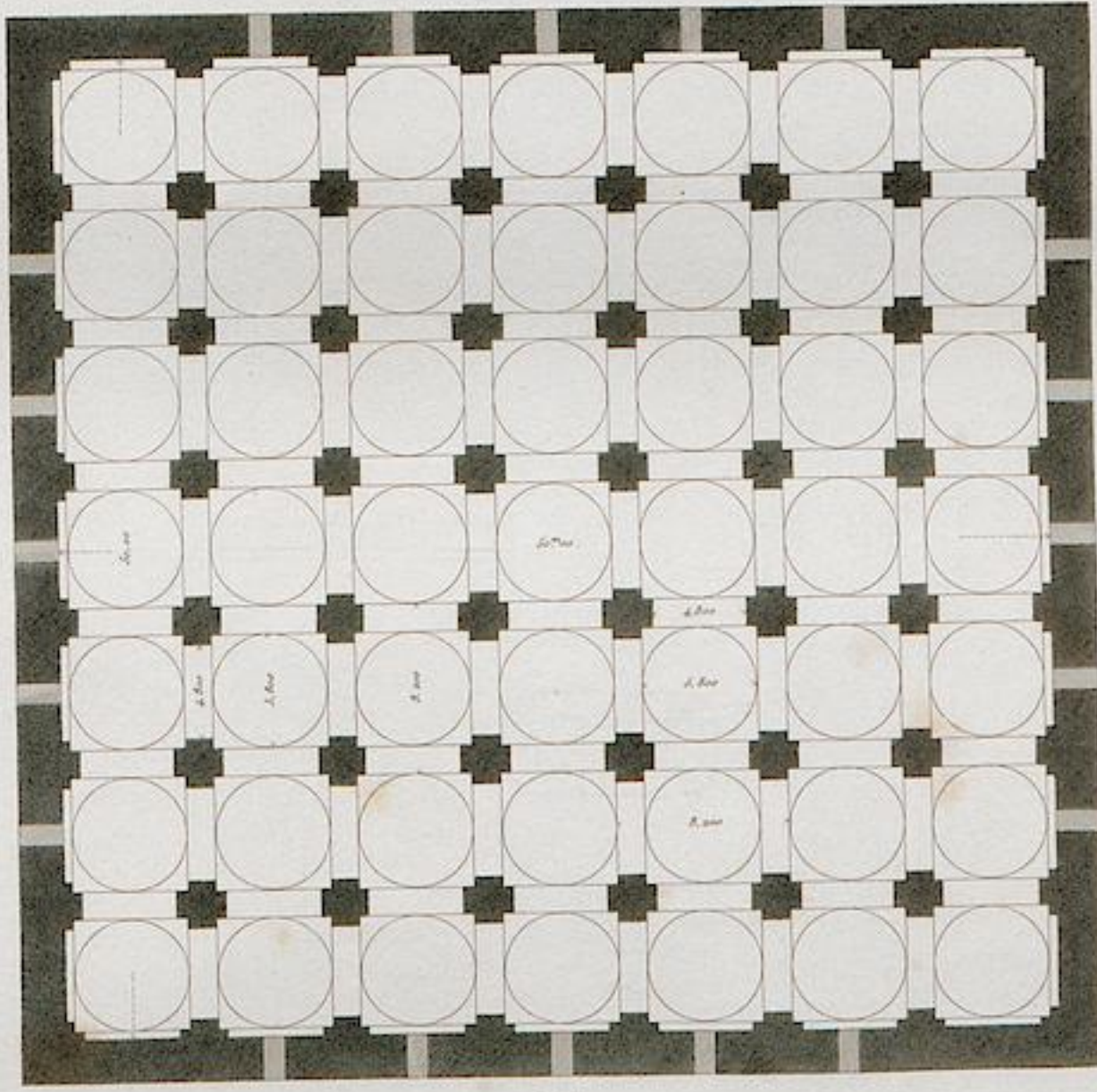
Imp. chez I. Lezronne, 15. Quai Voltaire.

Lith. par Freeman.

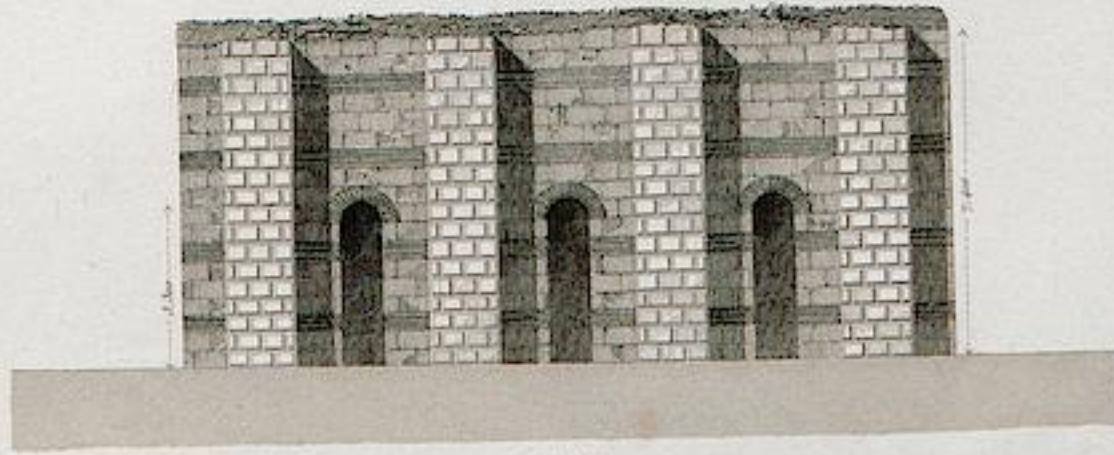
VUE DE LA CITERNE D'IMBAHER.



F. II.



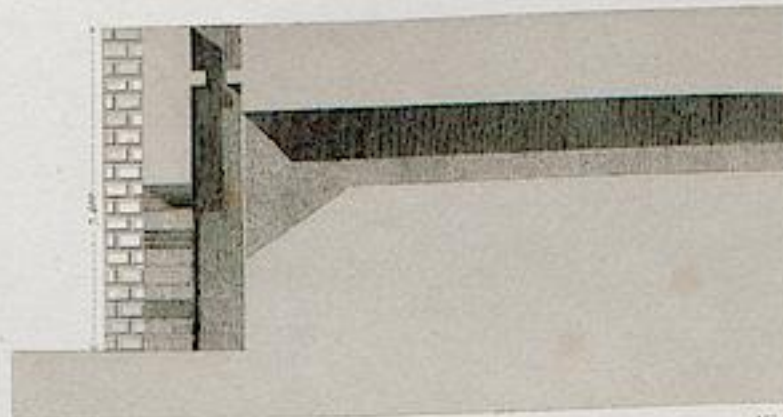
F. I.



F. IV.



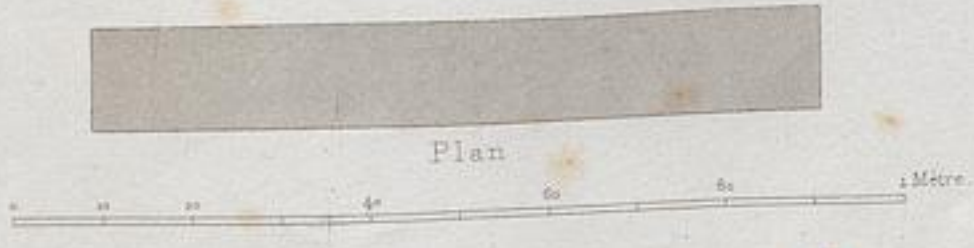
F. III.



20 Mètres. ELEVATIONS ET DES COUPES.
 40 Mètres. PLANS.
 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40

LA CITERNE D'IMBAHER
 LES EGOUTS ANTIQUES PRÈS DU PORT

Louis Lacroix imp.



Ch. Texier del.

Demaire sc.

PIERRE TUMULAIRE.

Leus Letrone imp.